

LES ROCKERS DE MONTROUGE OU LES ENFANTS DES STONES



Moho.

Les baguettes d'Omar ressemblent à des cure-dents fraîchement taillés. On pourrait y ramasser des écharde tant leur bois a été écorché par le fer des tambours. Les baguettes sont les doigts du batteur. Surtout des batteurs de rock. Dans ces deux bouts de bois, qui valent 15 F pièce, le bonhomme fait passer tout ce qui en lui a quelque chose à dire : son ventre, sa tête, son sexe. Dans le rock, les baguettes deviennent énormes et le batteur tout petit.

« La différence entre les autres batteurs et nous, dit Omar, c'est que nous, on finisse pas, on tape, on met tout ce qu'on a dans le ventre. Eux-ont peut-être plus techniques, mais ils en veulent moins. » Omar tient sa baguette gauche à l'envers. Parce que c'est celle qui cogne. Il a une Luswing, une batterie de 1,5 million avec une grosse caisse, une caisse claire, trois cymbales, une pédale charleston, deux toms médium et un tom basse. Une batterie noire filétée d'argent qui ne chôme pas.

Omar joue dans un groupe de rock qui s'appelle « Paris ». Au début, quand ils ont commencé avec Vivi, Pierre (le frère de Vivi) et Mohamed, ils avaient baptisé leur formation « HLM ».

Les quatre garçons habitent tous au 102, rue Maurice-Arnoux, à Montrouge (Hauts-de-Seine), 13 étages, quatre cages d'escaliers : le plus gros immeuble du quartier. Omar était au 8^e, Mohamed au 7^e et Vivi et Pierre au 13^e. Aujourd'hui, « Paris » joue du hard-rock, adore Aerosmith et risque bientôt de prendre le chemin de Téléphone, le numéro un du rock français, révélé l'an dernier lors de l'opération « Musique dans le métro » et qui vient de vendre plus de 100 000 exemplaires de son dernier album. Dans le groupe, Thierry, de Fontenay-aux-Roses, et Moho, de Bagnolet, ont remplacé Pierre et Mohamed, qui se sont rangés. Le père d'Omar, qui ne voyait pas d'un très bon œil la vocation musicale de son fils, s'est laissé amadouer par leur premier disque, et sa mère est devenue leur supporter numéro un. Ils ont vingt-deux ans de moyenne d'âge et portent tous la même coupe de cheveux. Plutôt ébouriffée avec une toute petite mèche blonde dans le cou.

L'histoire de « Paris » est très morale. Elle a de quoi faire méditer tous ceux qui, hommes politiques, technocrates, sociologues, penseurs divers, s'intéressent à la vie et à la culture des gens. Car l'histoire de « Paris » est celle d'une évasion difficile mais bientôt réussie. Les formations de rock, celles qui s'imposent, sont presque toujours composées de fils de prolo, de gosses de la banlieue. « On est tellement rejeté de partout, explique Omar, qu'on n'a guère le choix : voler, cogner ou faire de la musique. Nous avons pris la troisième solution, sans oublier qu'on a des copains en prison. »

« Paris », c'est Henri Leproux, le patron du Golf Drouot, qui l'affirme, compte déjà parmi les vingt meilleurs groupes français. En vingt ans, Leproux a auditionné 6 000 formations. Omar et ses copains ont débuté chez lui. Comme Johnny, Eddy Mitchell, Dutronc,

Jonas, Little Bob Story et 80 % des chanteurs actuels. « Dans la région parisienne, explique Leproux, il y a un groupe rock par escalier d'HLM. Bien peu font carrière, mais ceux de "Paris" en veulent trop pour ne pas y arriver un jour. »

On ne s'échappe pas facilement de la banlieue, de son ennui et des conneries qu'on peut y faire autour des HLM. Les gamins du « 102 » voyaient le commissaire de Montrouge : tellement souvent qu'ils avaient fini par l'appeler Albert. Dans la région, le « 102 » avait plus que mauvaise réputation : les institutrices interdisaient aux enfants des écoles d'emprunter le grand porche qui laisse passer une rue au travers de l'immeuble. « Vous savez pourquoi les flics ne se garent jamais sur le parking mais toujours sous le porche ? demande Vivi. C'est parce qu'une fois, il y a quelques années, ils ont voulu ramener chez lui un type qui avait fait une bêtise. Le père, un gros démenageur qui était bourré comme une cantine, est descendu avec son voisin de palier. Ensemble, ils ont commencé à engueuler les poulets, puis ils ont essayé de retourner la R8 blanche et noire, et enfin tout l'immeuble — il y a 98 balcons et 208 fenêtres — s'est mis à canarder les agents avec des tomates et des œufs pourris. »

« Les flics de Montrouge, on peut dire qu'on les a fait courir. On les entraînait dans les trônes qui bordent le parking pour qu'ils s'empêchent de faire de la musique. »

« Le premier type qui m'a donné envie de jouer, raconte aujourd'hui Omar, c'est Hallyday. Quand j'étais même, j'avais un copain au-dessus dont le grand frère était rocker. Il nous prêtait ses disques. On aimait. Mais il fallu que j'attende de bosser pour débiter dans le rock and roll. »

C'était il y a quatre ans, Omar était chauffeur-livreur chez un transporteur. Il livrait un peu tout (des meubles, des paquets, des journaux) au volant d'un Savieff 3,5 tonnes. Vivi préparait son CET, son frère Pierre faisait le même boulot qu'Omar et Mohamed, le bassiste, travaillait dans une imprimerie.

Omar est allé voir les autres et leur a dit : « Moi, je jouerai de la batterie. » Avec ses économies, il s'est payé une batterie de débutant : une Hikari à 2 000 F. Les autres avaient acheté des guitares Nelly Sound qui sont des imita-

tions des fameuses Gibson et qui ne coûtaient à l'époque que 650 F. Omar, comme les autres, a appris tout seul en écoutant des disques et en jouant à table avec ses couverts jusqu'à ce que, en général au dessert, son père explose.

La maison des jeunes de Montrouge les a d'abord accueillis. Les rockers du « 102 » ont gratté leurs premiers accords sur *Jumping Jack Flash* et *Sympathy for the Devil* des Rolling Stones. « C'est ce qu'on avait trouvé de plus simple et de plus direct. » Par la suite, ils feront connaissance avec tous

On ne joue jamais aussi bien que lorsqu'on a faim : toute la rage ressort.

les grands anciens. De Bill Haley à Elvis Presley (le plus grand de tous pour Omar) en passant par Eddie Cochran, Jerry Lee Lewis, Gene Vincent, Chuck Berry et Buddy Holly, ils n'ignorent plus rien de l'histoire du rock. Mais les Rolling Stones, dont ils ont appris chacune des chansons, gardent une place à part : les rockers de « Paris » sont bien des enfants de Jagger et de Keith Richards.

« Nous n'avons composé nos propres morceaux qu'après le départ de Mohamed, le bassiste qui nous a quittés pour se marier. Voyez (Lionel Reynal, qui l'a remplacé pendant quelque temps, joue maintenant avec Rock and Roller, un groupe dont l'album marche bien. » C'est encore à cette époque que HLM (puisqu'à ce moment-là, ils s'appelaient encore HLM) a trouvé son premier vrai local de répétition, une cave dans le IX^e arrondissement, où ils ont joué des nuits entières. Le lendemain, Omar s'endormait au volant de son camion et Vivi piquait des roupillons dans les WC de son CET. Au bout d'un an, ils ont dû abandonner la cave à regret parce que le loyer était trop cher.

Il est presque impossible de trouver dans la région parisienne un endroit pour faire répéter un groupe de hard-rock. Omar et ses copains sont allés de pavillons en salles de danses, de caves voûtées en restaurants. Partout, ils se faisaient vider à cause du bruit. Aujourd'hui, « Paris » s'est réfugié à 120 km de la capitale pour travailler tranquillement. A Nibelle (Loiret), l'autre mercredi, la chambre dans laquelle le groupe répétait ne mesurait pas plus de 4 m sur 4. Là-dedans, il y avait sept amples de 100 watts et la batterie d'Omar. On se serait cru en bout de piste lorsqu'un Mirage IV décolla. Les murs tremblaient, les carreaux vibraient et la porte de bois se transformait doucement en tôle ondulée. A Nibelle, le groupe a trouvé refuge dans la maison des parents de Thierry qui a rejoint les autres, il y a deux ans. Thierry est

le premier qui ne sorte pas du « 102 ». Il vient de Fontenay-aux-Roses. La maison est une ancienne école de bonnes sœurs, dont la façade a conservé, à l'abri d'une niche, une vierge de Lourdes à qui l'inondation de décibels doit donner d'irrésistibles envies d'exode. C'est le seul endroit où la tornade sonore de « Paris » puisse encore exploser. Chaque fois qu'il le peut, le groupe trouve un camion et prend la route de Nibelle. Omar, Vivi, Thierry et Moho — le dernier arrivé qui vient de Truzy, une formation amie, et a appris le rock dans les parages de Bagnolet — mettent au point dans ce décor campagnard et spartiate les morceaux qu'ils joueront dans les salles enfumées de la capitale.

« Dès qu'on a commencé, se souviennent Omar et Vivi, les types de l'immeuble sont devenus nos fans. Ils ont tout de suite bombardé d'énormes "HLM" sur les murs du « 102 », sur les portes des ascenseurs, dans le hall, sur les boîtes aux lettres. Le gardien en avait les glandes. La naissance du groupe est bien tombée. Nos copains, que l'on voyait moins souvent, à cause de la musique, avaient continué à faire des bêtises. Jusqu'à jour où, après un hold-up, l'un d'eux est tombé au travers d'une vitrière après une courtoisie avec les flics. Il s'est tué. Au « 102 », ça été la douche froide. Ils se sont tous branchés sur nous. Dès qu'on allait quelque part, il y en avait au moins une trentaine qui étaient avec nous, faisaient la claque et cassaient la gueule à ceux qui n'aimaient pas ce qu'on faisait. Aujourd'hui, leur excès d'enthousiasme nous vaut parfois quelques désagréments. »

Il y a plus de vingt ans qu'on joue du rock : tous les champions du hit-parade ont fait leurs premiers pas sur les traces d'Elvis ou de Bill Haley. En 1978, on joue toujours le même rock, tout juste un peu plus fort et avec du meilleur matériel. Cette musique a été spontanément celle d'Omar et de ses copains parce qu'elle a conservé sa violence. Elle a résisté aux modes et resté un refuge possible pour la fureur. Et quand on a dix-huit ans à Montrouge, qu'on se « pompe » au CET, qu'on « se pompe » au bistrot, que l'on vogue de « galère » en « galère », il n'y a guère d'autres échappatoires.

Au début, le groupe HLM est tombé dans une incroyable série d'embuscades comme seul peut en distiller le show-biz. Les durs de Montrouge se sont faits manger comme des bébés. La première fois qu'ils sont partis en tournée, c'était dans le Midi, après avoir rassemblé leurs économies. « On a fait toutes les boîtes de la Côte. Partout on s'est fait jeter. Il aurait fallu réserver à partir de mars et on n'avait même pas d'affiches. Par hasard, on s'est retrouvé en compétition avec deux autres groupes pour accompagner Vince Taylor. Il nous a pris alors qu'on était vraiment à la ramasse : on avait même pas de quoi payer le train pour rentrer à Paris. Cela a duré un mois et c'était plutôt sympa. »

Au retour, en 1976, Omar et les autres rencontrent leur premier producteur, un requin doublé d'un imbécile. « Le type possédait une

chaîne d'électroménager et avait décidé de faire carrière dans le show-biz. On lui a apporté une cassette sur laquelle nous avions enregistré dix morceaux. Il l'a écoutée une fois, puis nous a dit : "On va faire un album, je prends tout. Simplement HLM ça ne vendra pas dans le XVI^e, je préférerais un truc qui sonne latin. Pourquoi pas Volcania ?" »

Va pour Volcania. On ne rate pas une si belle occasion de démarquer. Surtout que le type en avait mis plein la vue à Omar et aux autres. Il les baladait de réceptions en cocktails en leur promettant monts et merveilles : « On devait bénéficier d'une promotion monstre, se souviennent Vivi, des badges, des tee-shirts, des autocollants à l'effigie du groupe. Le contrat faisait deux pages, mais aucun de nous n'avait les moyens de s'apercevoir qu'il était totalement bidon. On a commencé à déchanter en découvrant le studio d'enregistrement. C'était rue Pigalle, et l'installation comme le technicien dataient des années treize. En onze heures, nous avons dû enregistrer nos dix chansons avec un studio fait pour graver des





Thierry.

Omar

Vivi. Manuel Joachim

tangos. »
Le producteur n'est pas calmé pour autant : « Je vais vous faire primer par l'Académie Charles-Cros, j'ai un copain dans le jury. » Et les autres y croient. Tous les soirs on leur fait faire la fête. Jusqu'au jour de la sortie du disque. D'abord la couverture qui devait représenter un volcan en éruption (normal pour Volcania) est jaunie. Le disque a été édité par la toute nouvelle maison d'édition qui vient de lancer le marchand de tété, il doit être distribué par une société créée aussi à cette occasion. Mieux, le lancement de l'album sera suivi d'une tournée en province. Huit jours avant le départ, tout s'écroule : les sociétés font faillite, l'organisateur de la tournée disparaît et le producteur retire ses billes...
Omar, Vivi, Thierry et Pierre viennent juste de plaquer leur boulot. Ils se retrouvent à la rue avec 3 000 albums vendus et 1 000 autres à vendre eux-mêmes. « On ne pouvait plus reculer, raconte Omar, on a trouvé un manager et on est parti quand même. C'était notre première tournée. Bordeaux, Le

Mans, Toulouse, Blois, Aix, Sète, Fécamp, Lyon, Tours. Tout ça en plein hiver dans des salles des fêtes devant une centaine de personnes à chaque fois. C'était quand même fantastique, le soir, après le concert, on faisait la fête. On découvrait la France dont on ne connaissait jusque-là que Melun, Soaux, Châtillon. Notre renommée n'avait pas dépassé la banlieue sud. On était content. Pourtant, à chaque fois, on débarquait dans le désert : pas de matériel, pas de sono, rien n'était prêt. Les organisateurs de ce genre de concert font ça pour en mettre plein la vue à leur petite amie. A la fin, on avait pas gagné un rond. Notre manager en avait même perdu. La tournée s'est achevée par le réveillon du Nashville qui, depuis, est devenu le Lasser, avant de se transformer tout récemment en Rose-bonbon pour renouer avec le rock. »

A cette époque, Pierrot quitte le groupe. Il se range. Marre de crever la dalle en se faisant rouler par tous les petits Rastignac du milieu. Les autres s'obstinent, font la fermeture du Swing Hall, puis récupèrent deux nouveaux mem-

bres, des anciens de Magnum dont le chanteur Jeff Manzetti. Là encore, il y a maldonne. Un producteur — encore — veut faire un film au groupe avec le chanteur en vedette dans le genre « A star is born », et leur nouveau manager leur colle des Gogo Girls pour jouer au casino de Dieppe. Nouvelle rupture. Omar, Vivi et Thierry n'ont pas voulu se laisser corrompre : c'est du rock qu'ils veulent faire. Pas des variétés. Après viendra MoHo, vingt et un ans, qui a bossé dans la peinture chez Lefranc et Bourgeois avant de jouer avec Trust.

Aujourd'hui, le groupe est presque reparti de zéro. Il a pris un avocat, possède enfin du bon matériel (des guitares Gibson à 650 tickets et des amplis Fender). Cette année, « Paris » a fait la rentrée du Golf Drouot. Le groupe reçoit des propositions d'albums et devrait logiquement gagner un grand concours de rock organisé à Montauban par Radio-Monte-Carlo. Les quatre musiciens s'entendent bien, vivent ensemble, s'habillent au même endroit, chez Okinawa, rue du Faubourg-Saint-Denis, dont le pa-

tron, qui « possède une Morgan d'époque », vend des cuirs à 130 sacs, des bottes avec des chaînes de fer et des pantalons Kruger en simili à 20 sacs.

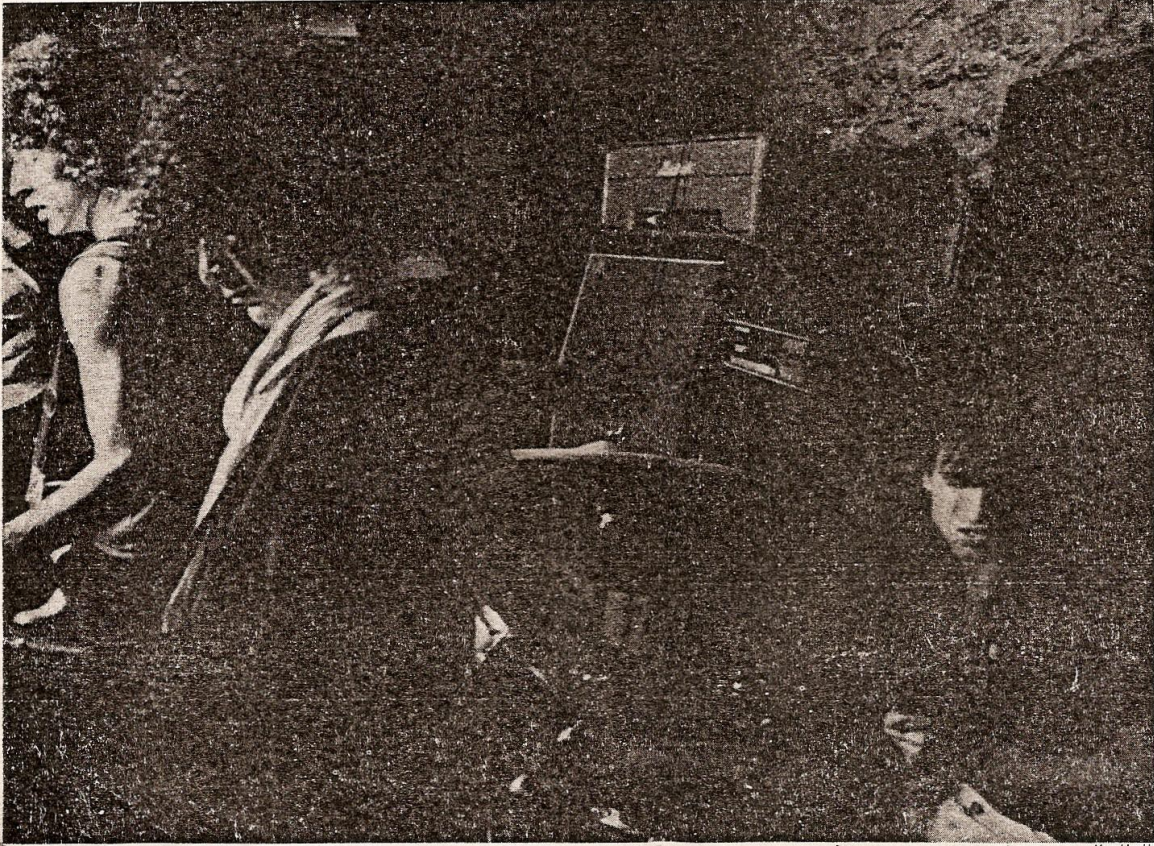
« De nos débuts, dit Omar, il reste tout de même quelques bons souvenirs comme le fiasco de Vitry. C'était en finale d'un concours et notre matériel avait disparu. J'ai dû jouer devant une salle écroulée de rire sur une batterie dont les cymbales se faisaient la malle. » Plusieurs fois, les rockers de Montrouge sont montés en scène dans des conditions difficiles. A Sète, un mafioso s'est proposé de jeter leur manager dans le canal, ailleurs ils ont joué dans des salles aussi vides que l'étaient leurs ventres. Ils ont connu les hôtels pleins de bestioles, les nuits en seconde. « On en était même arrivés, avoue Vivi, à piquer les clothes des types qui passaient en première partie. Pendant la dernière tournée, j'ai perdu 6 kg, mais on ne joue jamais aussi bien que lorsqu'on a faim : toute la rage ressort. » A Saint-Malo, ça a été « la turie » (une expression que le groupe emploie volontiers pour dire qu'il a du plaisir). A

Fontenay-aux-Roses, c'était « class » et à Lavaux, ce fut « la grande soirée à Pierrot ».

Aujourd'hui, il est temps de passer aux choses sérieuses. La chance de « Paris » est que le rock soit en train de revenir en force. On lui consacre des livres, des émissions de télé : on réédite les grands classiques. Ce retour, freiné et masqué par la marée disco, va se confirmer d'ici à quelques mois. « Paris », comme les autres, en profitera.

« Notre gros problème, dit Omar, c'est les paroles de nos chansons. Quand on présente ça aux maisons de disques, les types toussotent et nous disent d'un air gêné : c'est un peu trop cru pour passer à la radio. Nous, on comprend pas pourquoi on devrait s'abstenir d'appeler un cul un cul. On aime, on restera fidèle au rock violent. Le planant, ça ne nous touche pas. En fait, tu choisis toujours la musique que tu aimes. Il faut qu'elle puisse rendre compte de ce que tu as vécu, sinon c'est bidon. Nous, on a jamais tourné notre veste, on a pas cédé aux modes. Quand on parle de rock, on sait de quoi on parle. »
Vincent Lahu

« Paris » au T en Gallons : HLM ça ne se vendra pas dans le XVI^e.



Manuel Joachim